

DES POINGS ET DES CARTES

... « Liberté toujours » se construit dans l'échange. Vous parlez de littérature, de cinéma, de philosophie, parlez-nous de la vie ! Dans son activité insensée, avec ses vitesses et ses pannes, ses souffrances qui peuvent frôler l'ingénuité, son goût pour mélanger les genres, ses astuces pour brouiller les amants. Constaté que nous sommes perdus, que nous avons raté une route, que nos équilibres se trouvent heurtés. Mais aussi trouver son angle... D'attaque, oui, « Liberté toujours ! ».

Parlez-vous des survivants ? Et du prix à payer ? Naji Kamouche aime les rencontres scabreuses, ou qualifiées telles lorsque des médecins esthètes tentent de s'y coller, soucieux de cautériser. Naji désigne avec ses poings, il dessine d'invisibles cartes où se redistribuent les désirs, les énergies, les vertiges. Il précise parfois, avec de vraies cartes alors, taillant un visage et il creuse, il frappe en plein vol. Il ne se refuse rien, ni la qualité d'une présentation, ni le coup qui fait faillir, d'ailleurs il parle avec un accent. Il y a d'abord une nécessité à être fidèle à lui-même, il n'y a pas de pose, il est acrobate sans filet. Eh oui ! Parfois cela saute.

Tout portrait relève d'une falsification. La grande histoire du portrait s'abîme dans le mensonge dont on n'a eu de cesse de tirer des vérités éprouvantes. Ou enjolivées. Aujourd'hui comment représenter ? Cette question lancinante fabrique du doute. Rompant avec certaine emphase, les visages anonymes se retrouvent en suspens, fantômes traversés ou se faufilant par ou à travers des plans d'architecture d'appartement. Concentré sur l'éviction de la bouche, des yeux et du nez, le visage devient incertain, il s'évanouit de son centre, il s'allège en s'amputant. Simultanément une nouvelle signification le ravive.

LES MOTS SONT DES CRIMES

Parce qu'ils peuvent se doubler dans leur chair, les mots sont des crimes dont l'ombre s'égare dans le regard de celui qui les parcourt, et les lie aux objets, aux mouvements, aux cartographies. L'enfance, vécue dans sa crudité, vole comme un danseur indiscret, comme le Funambule à qui Jean Genet appris à se méfier du réel. Les mots lancent ainsi leurs signaux, sans trop se soucier de la terreur qu'ils contiennent, enfin ils semblent ne pas avoir mesuré leur impact. Ils sont pourtant là, face à nous, dans les *choses*, ils lorgnent effrontément du côté du jeu, de la mélancolie, de l'invective, de l'*aveu*.

Les mots sont des surfaces sur lesquelles je glisse mes doigts, je surprends des cicatrices, du sang a coulé, même, et le geste était indiscret.

Les tableaux vivants dans lesquels j'avance me VOIENT rôder durablement.



ET L'ÉLOQUENCE, FRANCHEMENT...

Sur quoi repose l'éloquence politique? Sur une odeur de rats. « Je ne serai jamais avec vous ! Et la boisson que vous me tendez prend des goûts mondialistes insupportables. Je m'altère à des beuveries croisées, glacées ou chaudes, peu importe ! ».



LA BOUGIE , LA MAIN, LES CHEMISES, ET LE GIROPHARE ...

Tout pourrait se lire comme une fable, mais il n'y aurait pas d'ordre d'apparition. Ni de hiérarchie. Des silhouettes baignent dans la lumière rouge, des obus ont dû éclater, nous n'avons vécu que dans le souvenir noir des images du monde, nous nous sommes réveillés écorchés de gravité, le monde n'avait pas disparu mais il était différent, il s'était peut-être déplacé, et s'il restait indéchiffrable, il avait changé de plans, il recomposait une ligne mélodique jamais suivie. Cette ligne que laisse flotter avec malice Naji Kamouche, il semble qu'il a appris à la maîtriser, nous la laisser tout d'abord l'entrevoir, la posséder, puis nous la jeter à la face, sans égard, pour s'adresser directement à nous.

Sans l'idée de l'urgence, nous ne serons jamais prêts à affronter les demis enfers qui se cachent. Vivre sans retard me contraint à vaciller certes, mais désormais je me surprends à emboîter mes pas dans ceux qui me sont offerts de suivre, comme prendre le timbre d'une voix qui déroule son récit et mène à des appuis mélodiques inespérés. J'ai choisi à mon tour d'être insomniaque, pour une qualité de couleur mobile.

« PARLEZ-MOI D'UN SILENCE OUBLIE... »

Tu as tenté d'ouvrir une porte mais la porte est un mur. On pourrait dire que tu ne l'as pas fait exprès, bouger ainsi, te pencher sur la brutalité de l'amour. Tes formules sont comme tes objets, comme tes scénographies : cela libère et retient en même temps, cela te fait respirer et te glace.

Il y a des pièges, toujours, il y a l'autre. Le visiteur, le lecteur, en caractère gras, ou entre parenthèses. « Liberté toujours », tu l'as écrit sans cesser de le scander, jusqu'à oublier la taille surdimensionnée des lettres, leur emphase. Ces mots sont devenus les mots du jour, appris par les enfants. Une lumière s'allume, s'éteint et s'allume, ce sont des navigations qui appellent des impressions, de solitude, de brise, d'éblouissements, d'éclats clairsemés dans le ciel grand. J'avais presque oublié qu'un dieu s'était absenté pour laisser sa place à un autre, un dieu plus franc, moins *amoché*, un fluide.

« Parlez-moi... ». D'un coin de vie praticable. D'une piqûre que soutient la caresse. D'une plaque de marbre où je lis des mots qui sont des sculptures qui tremblent. Parlez-moi d'une organisation hirsute. Parlez-moi d'un plan qui échapperait au territoire. Dans les ardeurs de l'été, un amant chassé du sommeil s'applique à respirer une odeur de liberté. L'usage des parfums, Naji Kamouche le connaît bien, comme il connaît la vertu des ingrédients qui, mélangés, nous font approcher tous les vices.

Pierre GIQUEL, le 14 janvier 2008



School Gallery Paris | 81 rue du Temple 75003 Paris | Tél. 0033 (0)142 717 820
contact@schoolgallery.fr www.schoolgallery.fr